

Katarzyna Dybeł

Université Jagellonne de Cracovie

Le nom du rêve est le désir (pour une poétique du rêve dans le *Livre du Cuer d'Amours Espris* de René d'Anjou)

Au Moyen Âge le rêve intrigue. Aussi bien dans la vie quotidienne que dans la littérature. Méprisé, rejeté, ridiculisé ou, par contre, loué, chanté, exalté – il ne laisse personne indifférent. Situé entre la vie et la mort, entre le repos du corps et l'errance de l'esprit, il fait le pont entre le passé et le futur, en actualisant dans le présent l'expérience de ce qui est arrivé et en anticipant ce qui peut arriver.

La littérature médiévale a découvert assez tôt des capacités créatrices du rêve, en faisant de lui un moyen privilégié d'expression, qui allait souvent de pair avec l'allégorie. Si le XII^e siècle a réservé ce moyen pour la matière pathétique (la chanson de geste¹ et le roman antique), le XIII^e siècle l'a associé pour longtemps à la littérature courtoise. C'est surtout le *Roman de la Rose* qui, dans la partie due à Guillaume de Lorris, met en scène le rêve conçu comme le grand allié de la *vérité couverte*, en s'opposant ainsi à l'association du rêve au mensonge. Certes, le rêve, il faut le comprendre ici comme songe. Pourtant, du rêve-songe au rêve-rêverie, le chemin n'est pas long. C'est sur ce rapprochement que se basera l'auteur, en proposant au protagoniste (l'Amant) de partir dans une quête orientée par la *resverie*².

L'idée de Guillaume de Lorris sera reprise au XV^e siècle par René d'Anjou, dans son *Livre du Cuer d'Amours Espris*. L'auteur y propose une réécriture originale du motif d'un rêve aux visages multiples et aux fonctions multiples. En plus, le rêve y est doté plus explicitement de son double – d'un *alter ego* qui porte le nom du désir.

Quel est le lien entre les deux réalités – celle du désir et celle du rêve ? Qu'est-ce qui résulte de cette synergie étrange, cernée par l'activité du cœur mis hors du corps de son propriétaire dans la partie initiale du roman ? Roman insolite, comme

¹ Voir à ce propos, par exemple, la belle étude d'Herman Braet, *Le songe dans la chanson de geste au XII^e siècle*, Gent, Romanica Gandensia, 1975.

² Le substantif *resverie* apparaît au XIII^e siècle et signifie, entre autres : « égarement d'esprit », « délire » (cf. A.J. Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français. Le Moyen Âge*, Paris, Larousse, 1992, p. 524).

insolite était son auteur³. Rappelons brièvement les circonstances dans lesquelles le texte en question a été composé.

Le Livre du Cueur d'Amours Espris, écrit par René d'Anjou en 1457 comme continuation de *Mortiffiement de Vaine Plaisance* (1455), est souvent qualifié de roman de chevalerie allégorique. Il s'inspire de plusieurs traditions des œuvres allégoriques, en particulier de celle du *Roman de la Rose* et de celle de la *Queste del Saint Graal*. Double influence quant à la forme (l'alternance du vers et de la prose qui adopte la forme de *prosimetrum*), mais aussi quant à l'idéologie : même si l'objet de la quête est une femme, il s'agit d'une courtoisie qui respecte les lois de spiritualité, courtoisie épurée de surcroît de sensualité.

Tout y commence par un songe et dans un songe : une nuit, l'Auteur souffrant le martyre d'amour, « travaillé, tourmenté, lassé »⁴, plonge dans un état étrange, durant lequel il semble éprouver une vision :

La nuyt que j'ay dit ; tant confus
 Me vy que pres de mourir fus,
 Car moictié lors par fantasie,
 Moictié dormant en resverie,
 Ou que fust vision ou songe,
 Advis m'estoit et sans mensonge
 Qu'Amours hors du corps mon cuer mist
 Et que a Desir il le soumist
 [...] ⁵

La quête commence. Son but est la *doulce Mercy*, emprisonnée par *Dangier*, *Honte* et *Cremeur*. Rien de nouveau, dira le lecteur ami du *Roman de la Rose*. Pourtant, le roi René optera pour un autre style de la quête, un autre type de protagonistes et surtout pour une autre poétique du rêve. Le *Cueur*, se distanciant du corps de l'auteur-amant, devient l'acteur principal de la grande errance guidé par le rêve.

Même si le terme « rêve » n'intervient pas souvent dans le texte, sa présence s'y montre continue et complexe. Dès les premières lignes, il se « dédouble », en orientant son propriétaire vers une double voie à traverser. La première est celle de

³ R. d'Anjou (né en 1409 à Angers, mort en 1480 à Aix-en-Provence), fils de Louis II, duc d'Anjou et de Yolande d'Aragon, est devenu duc de Bar et de Lorraine. Contesté dans sa succession de la Lorraine et captif pendant cinq ans des partisans des ducs de Bourgogne, il s'est vu enfin duc d'Anjou et roi de Naples. Ayant perdu la guerre contre les opposants à cette dernière succession, il est revenu en France, tout en gardant le titre du roi de Sicile. Installé à la cour de son beau-frère, Charles VII, il a exercé une grande influence sur la vie politique et culturelle de son époque. Conseiller et guerrier, polyglotte et cosmopolite, il est aussi connu comme peintre et poète. Sa création littéraire comprend quelques pièces lyriques, un traité sur les tournois et deux récits allégoriques : *Mortiffiement de Vaine Plaisance* (1455) et *Le Livre du Cueur d'Amours Espris* (1457), les deux écrits après la mort de sa première épouse, Isabelle de Lorraine, et le remariage avec la deuxième, Jeanne de Laval (cf. S. Wharton, Préface à : R. d'Anjou, *Le Livre du Cueur d'Amours Espris*, texte présenté et édité par S. Wharton, Paris, Union Générale d'Éditions, 1980, p. 14–15).

⁴ R. d'Anjou, *op.cit.*, p. 26.

⁵ *Ibidem*, p. 27.

resverie, associée à un songe. La deuxième – celle d'un désir qui, soumis aux lois de l'allégorisation dont une des plus importantes est celle de la personnification – devient le guide et le compagnon fidèle du Cueur. Si la première voie se montre statique et inactive, la deuxième est porteuse d'une dynamique exceptionnelle. C'est elle – le rêve dont le nom est désir – qui va constituer l'objet de notre étude.

Déjà dans les premiers textes courtois le désir ouvrait la porte de l'Autre Monde. Souvent il devenait un asile, un remède contre le désespoir et la vie triste du quotidien noirci par les peines. Telle la jeune femme « mal-mariée » qui, dans le lai *Yonec* de Marie de France, enfermée dans un donjon par le mari jaloux, a déclenché par son désir d'amour une aventure merveilleuse qui l'a sauvée du désespoir⁶. D'un côté, le rêve y naissait du désir de l'amour et de l'aventure. De l'autre, le désir même avait le pouvoir de métamorphoser la réalité et rendre possible l'impossible. Cette force créatrice restera son trait constant dans les textes courtois jusqu'à la fin du XV^e siècle. Créateur, initiateur, libérateur : tel y est le visage du désir.

Enflammer et initier à une quête

S'il est vrai que le roman médiéval serait difficilement imaginable sans quête et sans aventure, il est aussi vrai que, dans le *Livre du Cueur d'Amours Espris*, la quête du Cueur serait difficilement imaginable sans désir. Celui-ci est d'abord associé à cette maladie étrange qu'est l'Amour, et par cela – aux origines de la quête du Cueur. Les verbes : enflammer, initier et guider semblent bien caractériser ici le lien entre le désir et la quête.

Il importe de souligner que déjà avant la séparation du Cueur avec le corps de son propriétaire, le désir lui reste associé : c'est lui qui habite et anime le cœur de l'Auteur-Amant et ceci par son ardeur. Notons que dans le texte analysé l'adjectif *ardant* est un des plus fréquemment employés pour caractériser le désir. Rien d'étonnant alors que de le voir *enflammer* le Cueur par ses paroles⁷ et l'encourager ainsi de partir à la conquête de son bonheur. Quête et conquête : voici la double réalité à laquelle le désir initie le protagoniste.

Le verbe *enflammer* s'associe, par le lien de causalité, au verbe *esprendre* : le Cueur n'est pas simplement amoureux – il est *d'amours espris*, c'est-à-dire embrasé, incendié. En fait, comme le rappelle Algirdas Greimas, le verbe *esprendre* (apparu aux environs de 1080) signifie « *prendre*, en parlant du feu »⁸ et devrait être traduit en français moderne par : « allumer », « incendier ».

⁶ Cf. *Yonec*, dans *Lais de Marie de France*, traduits, présentés et annotés par L. Harf-Lancner, texte édité par K. Warnke, Paris, Librairie Générale Française, 1990, p. 187.

⁷ Cf. R. d'Anjou, *op.cit.*, p. 29, 30.

⁸ A.J. Greimas, *op.cit.*, p. 243. L'auteur précise que le substantif *esprendement* (env. 1160) signifie « feu » / « colère » et le substantif *esprise* (env. 1180) – « matière inflammable » (*ibidem*).

Aussi bien le rêve que le désir renvoient à l'idée du manque qu'indique d'ailleurs l'étymologie du verbe *desirer*, duquel dérive le substantif *desir* (apparu vers 1170). En fait, *desirer* provient du latin *desiderare* qui rend l'idée de nostalgie, de perte, du regret de l'absence de quelqu'un ou de quelque chose⁹. Ainsi, c'est le vide qui est à l'origine de tout rêve et de tout désir. Le vide qui attire et qu'il faut remplir. D'autre part, le verbe latin *desiderare* peut aussi signifier « chercher »¹⁰. Le lien entre le désir et la quête se montre ainsi fondé sur la racine même du mot fondateur des deux notions. L'étude de l'étymologie des termes révèle encore une autre coïncidence qui passe, elle aussi, par la notion de quête : le verbe *resver* (apparu au XIII^e siècle) provient du verbe *esver* qui remonte au latin populaire *exvagus* (de *vagus*), traduit comme « errant ». Il s'inscrit donc parfaitement dans la poétique de la quête.

Le désir se montre donc doublement initiatique : il initie le *Cuer* aux secrets de l'amour et en quête de la dame dont le *Cuer* devient amoureux. Il se montre également le compagnon fidèle du *Cuer*. En fait, il n'est pas seulement son désir, mais surtout le désir qui avait déjà conduit bien des autres. Dans un des épisodes initiaux, le narrateur constate :

Or dit ly contes que ce gentil damoiseaulx Desir, depuis qu'il eut ainsi bien et songneusement armé de toutes armes le Cuer d'Amours Espris, habillé et mis a cheval, ne le laissa nullement heure ne espace depuis, ains partout ou ledit Cuer alla, Desir ly damoiseaulx le poursuÿ de si pres que point ne le perdy de veue. Lequel Desir par ses journees faisant l'adrecza, guida et conduysit au paveillon de dame Esperance comme celui qui moult bien y savoit la voye, car mains autres y avoit japiecza conduit¹¹.

Dans un autre épisode, qui se déroule déjà sur l'île d'Amour, le *Desir* se présente à la Courtoisie en disant : « Je suys Desir, partout congneu »¹². Et dans l'ensemble du texte, plusieurs fois il est montré comme celui qui connaît déjà bien le chemin. Il reste à noter que le désir, tout comme le cœur, est soumis dans le roman au procédé de personnification : il devient le *Desir*, comme le cœur y devient le *Cuer*.

Enflammer le cœur de l'amant et l'initier ainsi à une quête n'épuise pas le rôle qui est confié au *Desir*. L'action d'initiation se montre répétitive et se développe au rythme de la quête du *Cuer*. Celui-ci est un disciple confiant (même si parfois trop susceptible) qui pose souvent des questions et qui se montre fragile dans des situations critiques. Le *Desir* doit donc renouveler son effort de le faire reprendre son voyage, en recourant aux arguments multiples. Il guide, il veille et il soutient, en s'effaçant dès que le *Cuer* reprend son courage, commence à se battre ou bien entre en conversation avec des personnages rencontrés en chemin. Nous avons déjà signalé que l'idée du désir est liée à celle du manque, du vide, de l'inachèvement. Il est à remarquer que, au fur et à mesure que la quête progresse et le vide se remplit,

⁹ Cf. *Słownik łacińsko-polski*, t. 1, éd. J. Korpanty, Warszawa, Wydawnictwo Szkolne PWN, 2001, p. 524.

¹⁰ Cf. A.J. Greimas, *op.cit.*, p. 166.

¹¹ R. d'Anjou, *op.cit.*, p. 34.

¹² *Ibidem*, p. 116.

l'activité du *Desir* devient de plus en plus discrète. Dans la partie initiale et centrale du voyage du *Cuer*, il jouait le rôle de première importance. Dès que la présence de la dame *Mercy* se fait manifeste, il s'efface de plus en plus et même se trouve écarté par le *Cuer* qui le prie de ne pas parler en son nom à *Mercy*.

Sans désir il n'y a pas de quête. Mais le désir ne pourrait rien faire sans docilité du *Cuer* qui se laisse docilement guider. Il ne pourrait non plus être efficace sans aide de la dame *Esperance* qui conseille et fortifie les quêteurs.

Contre la mélancolie

Dans le *Livre du Cuer d'Amours Espris* le désir est une sorte du rêve positif et constructeur. Il s'oppose nettement au rêve mélancolique qui s'exprime par une pensée destructrice qui envahit le *Cuer* dans des moments difficiles de la quête.

Le *Cuer* fait partie des figures qui continuent la tradition des protagonistes frénétiques typiques de la littérature courtoise du XII^e siècle, parmi lesquels Lancelot, Tristan et Yvain sont les plus connus : ils semblaient souvent dans de lourdes pensées qui menaient parfois à l'état de folie. Le *Cuer*, lui aussi, est souvent soumis à cette épreuve. Quand il se trouve emprisonné dans la prison de la Tristesse, le narrateur constate : « Si commença a celle heure a entrer en ung pensement si tresgrief que a peine que il ne mouroit de dueil, ne ne pouoit mengier et vouloit cheoir en desesperance, se ne fut ung souvenir qu'il eut de sa maistresse Esperance »¹³. Plus tard, dans la demeure de *Grief Soupir*, située dans la plaine de *Pensee Ennuyeuse*, notre protagoniste retrouve l'état pénible de *grief penser*¹⁴. S'il parvient à s'en libérer, c'est grâce à l'intervention du *Desir* qui presse son compagnon de quitter cet endroit dangereux. La plaine de *Pensee Ennuyeuse* est un espace symétrique à celui du val de *Tresparfont Penser* – pays obscur, désert et coupé par une rivière profonde, hideuse, trouble et épouvantable¹⁵ – que nos quêteurs ont dû traverser au début de leur voyage. Les deux symbolisent des tensions intérieures et le déchirement profond dont tout être humain doit faire l'expérience. Expérience existentielle, car – comme le précise le texte – pour tout homme il faut bien passer par là.

Le *Grief Penser*, le *Tresparfont Penser* sont des grands ennemis des protagonistes et dérangent leur quête : ils la retardent et enlèvent aux compagnons toute joie et enthousiasme. Le *Desir* libère le *Cuer* de la prison de la *Tristesse* et de l'emprise de la *Mélancolie* qui offre à tout passant son pain cuit avec des graines de dure peine pétris à l'eau du fleuve de larmes. Sans *Desir* le *Cuer* mourrait empoisonné par cette nourriture toxique.

¹³ *Ibidem*, p. 77.

¹⁴ *Ibidem*, p. 94. L'adjectif *grief* (env. 1080) se traduit comme : « pénible », « douloureux », « triste », « rude », « fort », « terrible », « grave », « sérieux » (cf. A.J. Greimas, *op.cit.*, p. 299).

¹⁵ Cf. R. d'Anjou, *op.cit.*, p. 47.

Cet aspect anti-mélancolique du texte révèle un autre visage du *Desir*. Celui-ci n'est pas seulement un compagnon fidèle et guide expérimenté, mais un médecin au sens antique et médiéval du terme, sens étymologique où *medicus* signifie celui qui veille, qui soigne, qui guérit et qui est apte à le faire.

Entre le passé et le futur (la mémoire et l'espérance)

Le désir tend vers le futur, mais il se greffe sur le souvenir. Dans notre texte, la mémoire s'associe à l'espérance, vertu qui – par suite de la personnification – obtient le titre de la *Dame Esperance*, chérie par le *Cuer* et par le *Desir*. C'est elle qui reconforte, qui indique le chemin. C'est à elle que le *Cuer* s'adresse tendrement :

Ma dame Esperance et ma mere,
 Qui oncques ne trouvoy amere,
 Car tant de biens nous avez faiz
 Que sans vous nous fussions deffaiz,
 Nous sous requerons a ce point,
 Que pour Dieu ne nous laissiez point,
 Voire, si c'est chose possible,
 Qui de riens ne vous soit nuisible,
 Car vo presence seulement
 Nous donne assez de hardement
 Pour toutes choses entreprendre
 Qu'entendement savroit comprendre¹⁶.

Qui est-elle ? Dans la théologie médiévale, elle est considérée comme une des puissances spirituelles, une des trois vertus théologiques que saint Bernard – dans *Mémoire et Espérance* – greffe sur la mémoire¹⁷. Le texte de René d'Anjou semble assimiler cette idée théologique dans le langage de la littérature. Lors de la première rencontre avec le *Cuer*, la dame *Esperance* lui conseille : « Si ayez tousjours souvenance / De moy qui ay nom Esperance »¹⁸. Dans la suite du récit, elle adressera les mêmes mots au *Cuer* et au *Desir* : « Pour Dieu, ayez lors souvenance / De moy, vostre Esperance »¹⁹. Le souvenir et l'espérance : ce lien établit la mémoire comme celle qui n'est point prisonnière du passé, mais qui tend vers l'avenir et domine ainsi le temps, puisant dans l'Éternité. René d'Anjou fait d'elle – tout comme de l'espérance – la force motrice de la quête et de l'évolution du protagoniste. C'est grâce à ces deux catégories que le *Cuer* devient capable d'une transgression des

¹⁶ *Ibidem*, p. 57.

¹⁷ Cette idée n'est pas des plus courantes au Moyen Âge – par exemple, saint Thomas d'Aquin greffe l'espérance sur la volonté. Plus tard, c'est saint Jean de la Croix qui, au XVI^e siècle, la greffera sur la mémoire, en la faisant nettement distinguer de l'espoir (voir à ce propos : A. Bord, *Mémoire et Espérance chez Jean de la Croix*, Paris, Éditions Beauchesne, 1971 ; *idem*, *Plotin et Jean de la Croix*, Paris, Éditions Beauchesne, 1996).

¹⁸ R. d'Anjou, *op.cit.*, p. 34.

¹⁹ *Ibidem*, p. 56.

obstacles et d'une autotransgression. Le souvenir de la dame *Esperance*, accompagné de celui de la dame *Mercy* fait franchir les obstacles, sauve des pièges tendus par la *Melancolie* et la *Tristesse*, permet de traverser la *Forest de Longue Actente* et la plaine de *Pensee Ennuyeuse*. Par contre, l'oubli est qualifié comme une des plus graves fautes que puisse commettre l'amoureux. Celui qui perd le souvenir de la dame de son cœur trahit l'amour.

L'accent mis sur le désir et en même temps sur le souvenir encré dans l'espérance semble apparenter la poétique de la quête du *Cuer* à celle de la quête inspirée par l'*amor de lonh* – l'amour lointain chanté et vécu par Jaufré Rudel et certains autres troubadours. L'histoire du *Cuer* n'est pas sans rappeler celle d'un poète qui – ayant entrevu dans un songe une belle princesse ou ayant entendu louer sa beauté par les autres – sentait naître en lui un désir irresistible de partir dans un pays lointain pour rejoindre l'objet de ses rêves. Deux composantes importent dans ce motif : le lointain mystérieux et irresistible et le désir qui naît dans un rêve-songe et trouve sa continuation dans un rêve d'amour. Les deux éléments sont présents dans le *Livre du Cuer d'Amours Espris* : le *Cuer* traverse des contrées étranges et la mer pour retrouver celle qu'il avait entrevue momentanément et dont le souvenir le pousse à le faire²⁰. Dans les deux cas, le rêve trouve bien sa place, en créant des liens, en faisant le pont entre la quête et le repos, entre le passé et le futur.

* * *

Qui est-il, *ce gentil damoiseaulx Desir*, dans le *Livre du Cuer d'Amours Espris* ? L'auteur s'y montre généreux quant à l'emploi des termes et des expressions destinés à le caractériser : serviteur fidèle de l'Amour, compagnon de ceux qui lui sont soumis en tant qu'amis, connu de tous les gens de bien, conseiller, guide, enfin *maistre et amy gracieux*²¹. Comment est-il ? Bienveillant, éloquent, hardi, enflammé et susceptible d'enflammer. Quel est son rôle dans le texte ? Bien concret et focalisé autour du *Cuer* qui personnifie la générosité, le dévouement, la liberté d'aimer, la force de lutter pour son amour et au nom de l'amour. Même si le texte fait de lui un personnage indépendant, il reste lié indissociablement au *Cuer* : tout en se disant le désir, il reste pourtant son désir. Sa mission est celle d'initier et d'accompagner en conseillant, en libérant, en encourageant, en mobilisant, en reconduisant sans cesse vers l'espérance.

Dans le texte analysé, la poétique du rêve est en fait une poétique du désir. Elle s'inscrit parfaitement dans une poétique plus large – celle de la courtoisie. En fait, l'objet du rêve dans les textes courtois c'est toujours l'amour. On y cherche la gloire, mais c'est l'amour que l'on y désire. Le songe s'y montre souvent comme la projection des désirs. Projection inachevée, car rompue par le réveil qui se produit

²⁰ Dans la partie finale du texte, le *Cuer* est présenté à *Mercy* comme le jeune seigneur qui vient de loin (*ibidem*, p. 155–156).

²¹ *Ibidem*, p. 35.

d'habitude au moment de la plus grande tension dramatique dont le texte se fait porteur.

Le Livre du Cueur d'Amours Espris continue la tradition de la littérature courtoise du XIII^e siècle, tout en modifiant les proportions entre la présence explicite et tacite des deux catégories en question : rêve et désir. Si au XIII^e siècle le rêve est souvent nommé explicitement, le texte de René d'Anjou donne la priorité au désir. C'est le désir qui fait partir en quête, qui fait ensuite avancer, qui sauve, qui soutient, et qui surtout fait aimer. Dans les dernières lignes de son texte, l'auteur formule explicitement ce lien, en évoquant « ce subtil esperit au vouloir impossible nommé le dieu d'Amours, qui embrase les cuers de tresimportun desir, lequel fait gens tant amer qu'ilz en meurent ou si tresfort languissent qu'ilz n'ont ung seul bon jour »²². Parmi les romans qui contiennent des récits de rêve ou qui exploitent le rêve comme structure narrative, *Le Livre du Cueur d'Amours Espris* se montre exceptionnel et ceci à cause du rêve dont le nom est le désir.

Summary

The name of the dream is the desire (for a poetic dream in the *Livre du Cueur d'Amours Espris* by René d'Anjou)

The text is a treatment of the “poetics of desire” in the fifteenth century *Le Livre du Cueur d'Amours Espris* by the king-poet René d'Anjou. This piece, which is a continuation of thirteenth century courtly and allegorical tradition of knight-errant (*quête chevaleresque*) embodied in the convention of sleep-dreams, enriches this tradition with a new dimension of the theme of desire that makes the narrative more dynamic while referring more to the metaphysical vision of the world focused around the categories of hope and love than the sensory category of *amour courtois*. The category of desire (*désir*) appears here as a positive category, contrasted with melancholy, sadness and discouragement. It is thanks to its presence that the hero's journey becomes possible and leads to the reaching of his goal.

Keywords: The Middle Ages, allegorical novel, knight-errant, desire, dream, melancholy, memory, hope.

²² *Ibidem*, p. 203.